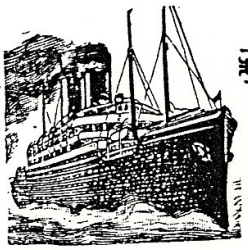

Le Torpillage DE l'"Amiral-Hamelin"

Le 26 Octobre 1915, les rescapés de l'"AMIRAL-HAMELIN" rentraient à leurs dépôts; ceux du 17e d'artillerie à Pontivy, ceux du 25e à Rennes. Une chaude réception leur fut réservée dans les deux villes.

Notre collaborateur Emile GILLES *tint à fixer les différentes phases du drame qui venait de se dérouler autour de ce transport; il vit le Commandant d'armes du bord, le capitaine Vigneron, qui lui donna tout les renseignements utiles; il interrogea parmi les survivants des hommes de tous grades, et il put ainsi retracer, dans ses détails les plus émouvants, les péripéties du torpillage du navire et du sauvetage des naufragés. Nos lecteurs liront certainement ce récit avec intérêt.*

L'*Amiral-Hamelin*, transport de 6.500 tonneaux des *Chargeurs Réunis*, avait embarqué à Marseille un important convoi de matériel, chevaux, plus deux sections de munitions, l'une du 17e et l'autre du 25e d'artillerie, soit environ hommes.

Le navire prit la mer le 2 octobre et les premières journées de navigation se passèrent sans incident. Mais le mercredi 6, un paquebot croisé en route, au delà de Malte, signala la présence d'un sous-marin au sud de la Crête : on ne s'en inquiéta pas outre mesure. Néanmoins le commandant du bord, un Breton, le capitaine Guibert, de Binic, prit les dispositions d'usage pour assurer, en cas d'attaque, la sécurité des passagers et des hommes de l'équipage. Il fit procéder notamment à la distribution de ceintures de sauvetage : comme on le verra par la suite, c'était là une sage précaution.

Rien ne vint troubler la quiétude à bord pendant la nuit.

Mais à 5 heures 15 du matin, alors qu'on se trouvait encore au sud-ouest et que les hommes reposaient toujours, deux coups de canon tirés soudain, à environ deux kilomètres, furent le signal d'un branle-bas général et quelque peu mouvementé. La sirène appela tout le monde sur le pont, cependant que le vapeur, sous une violente canonnade, forçait ses feux et essayait de lutter de vitesse avec le sous-marin autrichien qui s'apercevait à l'arrière.

Ce réveil, précipité, provoqua tout d'abord un léger affolement. Chacun se vêtit tant bien que mal, à la hâte, les uns sans veste, les autres sans

pantalon : d'aucuns s'amenèrent en tenue plutôt sommaire, leurs effets sur les bras. Mais bientôt chacun s'était ressaisi.

Il convient de dire à ce propos que le haut commandement sut se montrer à la hauteur des circonstances. Le premier lieutenant du bord, Cordier, qui était de service sur la passerelle au début de l'attaque, fut éventré à son poste par un obus. Le commandant Guibert fit preuve d'un sang-froid admirable. A ses côtés se trouvait le commandant du détachement, le capitaine Vigneron, du 38e d'artillerie, affecté quelques jours avant le départ à la section de munitions du 17e. Ils firent tous deux courageusement leur devoir : les hommes sont unanimes à en témoigner, de même qu'ils se complaisent à rendre hommage à la belle conduite du lieutenant de Cazenove.

L'ordre ne tarda donc pas à se rétablir. L'abbé Bernard, du 25e, crut devoir en profiter pour donner, en cet instant tragique, l'absolution générale : « Recommandez votre âme à Dieu, dit-il, car nous traversons un moment pénible. Nous ne savons ce qui va advenir de nous. En tout cas je vous donne à tous l'absolution. »

***

Mais l'*Amiral-Hamelin*, qui ne filait en marche ordinaire que de huit à neuf nœuds, ne pouvait lutter de vitesse avec le submersible, et celui-ci réussit à le prendre de flanc : il fallut stopper et mettre les embarcations à la mer. Grâce aux dispositions prises la veille, chacun savait dans quelle nacelle il devait prendre place. Aussi l'embarquement se fit-il sans désordre.

Le sous-marin trouva-t-il que la manœuvre ne s'accomplissait pas assez rapidement ? Peut-être, car il lança à nouveau quelques obus. Comme il était à tribord, côté affecté aux quatre barques destinées au 17e, l'une de celles-ci fut touchée et une autre coulée : il y eut plusieurs morts et de nombreux blessés. Cependant les embarcations du 25e, placées elles à bâbord, pouvaient s'éloigner presque sans danger.

Le navire, atteint dans ses œuvres vives, s'enfonçait peu à peu. Et pourtant il y avait encore des hommes à bord...

Le commandant Guibert, qui veillait à tout, donna l'ordre de mettre les radeaux à la mer. Avec le capitaine Vigneron, il voulut lui-même aider à la manœuvre, attendu qu'il restait peu de bras valides. Mais tout ce monde réuni sur un seul point du pont attira l'attention de l'ennemi : des obus s'amenèrent tout à coup dans le rassemblement, tuant les uns, blessant les autres. L'aspirant Dumolard qui, bien qu'atteint déjà grièvement aux jambes, avait tenu à prêter main-forte, fut frappé mortellement et tomba, victime du devoir. Le capitaine Vigneron reçut six ou sept éclats d'obus. Le commandant du bord ne fut pas épargné. Ce qui ne les empêcha tous deux de passer une rapide inspection sur le navire pour voir s'il ne restait personne en état d'être sauvé. Puis ils précipitèrent par dessus bord tout ce qui pouvait flotter et aider au salut des naufragés, car nombreux étaient ceux qui, faute de place sur les radeaux, n'avaient eu pour ressource suprême que de se jeter à la mer...

***

A cet instant — il y avait trois quarts d'heure que le premier coup de canon avait été tiré — une torpille frappa le navire et lui imprima une forte secousse, dont l'effet fut nettement ressenti par les deux officiers.

Puis ceux-ci, à leur tour, se jetèrent alors à l'eau. Ils remarquèrent toutefois que l'explosible avait dû provoquer une large brèche en dessous de la ligne de flottaison, car le navire s'enfonça plus rapidement.

Le commandant Guibert ne tarda pas à se rendre compte que les embarcations, pour éviter la canonnade, avaient pris le large, laissant s'en aller à la dérive les naufragés qui n'avaient pour les soutenir au-dessus des flots que leur ceinture de sauvetage. Qui savait dans combien d'heures, voire peut-être dans combien de jours, un vapeur viendrait à les rencontrer : le froid et les privations ne leur permettraient certes pas d'attendre jusque là.

Aussi le commandant n'hésita-t-il pas. Il quitta le radeau qui l'avait recueilli, regagna à la nage son navire et fit les signaux d'usage pour rallier toutes les barques à un point donné. Au même moment, une nouvelle torpille vint frapper le vapeur dans sa chaufferie : il pointa soudain en l'air, puis s'engloutit presque verticalement sous les flots.

Comment le commandant réussit-il à en réchapper ? C'est ce qu'on ne s'explique pas. Toujours est-il qu'il put atteindre une épave sur laquelle il fut retrouvé.

***

Pendant ce temps, les embarcations avaient obéi aux signaux de ralliement et s'étaient concentrées sur un même point.

L'*Amiral-Hamelin* coulé, le sous-marin s'approcha d'elles pour leur poser différentes questions : quelle était la cargaison du navire ? Où allait-il ? Y avait-il des canons à bord ? Puis l'officier autrichien remercia, salua, et le submersible, après avoir contourné le théâtre du drame, s'éloigna rapidement.

La baleinière fut alors envoyée à la recherche des naufragés. Mais plusieurs d'entre eux avaient été déjà entraînés fort loin : le maréchal des logis Cutler ne fut recueilli qu'après avoir séjourné six heures dans l'eau ; le capitaine Vigneron également, encore exigea-t-il qu'on repêchât d'abord les hommes qui se trouvaient autour de lui et qui appelaient désespérément au secours, sentant le froid de la mort les gagner peu à peu (1).

Le capitaine, lui, avait réussi à agripper une auge à cheval qui s'en allait à vau-l'eau et dans laquelle, tel Moïse sur le Nil, il avait pu s'allonger...

Nous avons dit qu'une des barques avait été touchée au moment de l'embarquement. Ecoutez le récit qu'envoie de l'hôpital de Malte un des hommes qui la montaient : « En quelques coups de canon le spectacle en fut horrible. Sur environ 25 hommes que nous étions, la moitié était tuée; un seul, couché sous moi, restait indemne : ce n'était plus qu'un tas de cadavres, de membres déchiquetés. La barque se trouvait à moitié pleine d'eau ,toute rouge de notre sang; les deux ou trois hommes qui pouvaient le faire mirent les morts à l'eau et la vidèrent un peu avec des képis. Mais nous n'étions pas encore sauvés. Nous n'avions pas de rames et notre barque pouvait rester auprès du vapeur et couler en même temps que lui. Heureusement le courant finit par l'entraîner. Des hommes valides qui se trouvaient sur des planches et des radeaux montèrent avec nous et continuèrent à vider l'eau. Puis toutes les embarcations se rejoignirent. »

---

(1) Quatre artilleurs, Leclère Achille, Laurent, Pioche et Kéfer, furent recueillis plus tard encore.

Une fois que l'on crut tous les naufragés repêchés, le commandant donna ordre d'amarrer les barques les unes aux autres, et à la queue leu leu, de façon qu'elles ne puissent se séparer. Puis il procéda au recensement des hommes : il y avait 64 disparus et 45 blessés. Il fit ensuite compter les biscuits et l'on en remit un à chacun, ainsi qu'un peu d'eau : il fallait ménager les provisions, bien que la faim commençât à tenailler les estomacs qui n'avaient rien absorbé depuis la veille, et il était deux heures de l'après-midi !

Diane, la chienne du détachement, avait pu rejoindre à la nage les barques où, comme bien l'on pense, elle fut accueillie avec empressement.

***

On pressent cependant l'angoisse qui étreignait tous les cœurs : rencontrerait-on un navire ? C'est que la mer commençait à devenir grosse....

Le commandant avait fait dresser dans chaque embarcation une perche, au haut de laquelle on arbora un fanion de fortune — serviette ou chemise — qui put s'apercevoir de loin. Mais restait à savoir, point d'interrogation combien tragique, si la nuit n'allait pas surprendre ces malheureux, alors qu'ils se trouvaient ainsi à la merci du moindre grain ! Aussi tous les yeux scrutaient-ils anxieusement l'horizon.

Soudain, vers cinq heures, des cris de joie éclatent : un léger filet de fumée semblait se dessiner tout là-bas, à l'ouest... N'était-ce pas un mirage, un nuage ? Non, voici deux, trois filets qui se précisent, puis ce sont des cheminées qui apparaissent ! Alors ce fut un enthousiasme indescriptible : on oublia les morts, voire les agonisants, et l'on se mit à chanter !

C'était en effet du secours. Le matin, au moment du torpillage, on avait aperçu un vapeur qui filait au large : celui-ci, par la T. S. F., avait annoncé le drame...

Des croiseurs et des torpilleurs ne tardèrent pas à s'approcher. Un navire-hôpital anglais les suivait (1). Et ce pendant que les premiers, après s'être renseignés, allaient voir sur les lieux du naufrage s'il ne restait personne à secourir, le bâtiment allié recueillait les rescapés : ils y furent admirablement reçus ; chacun s'empressa à leur prodiguer du linge et des vêtements, ainsi que les cordiaux nécessaires.

Croiseurs et torpilleurs revinrent bientôt : ils ramenaient deux pauvres artilleurs du 17e qui se trouvaient à l'eau depuis douze heures ! (2)

L'escadrille remit alors le cap sur Malte, où elle arrivait le vendredi à 11 heures. Les naufragés y restèrent quatre jours, à bord du *Trouville*, et l'amiral Boué de Lapeyrère vint les passer en revue. Il les félicita de leur sang-froid et de leur énergie, puis il embrassa le commandant Guibert et le capitaine Vigneron, sur la poitrine desquels il épingla la Croix de guerre.

Les rescapés ont tous conservé un excellent souvenir de leur court séjour à Malte. Mais il n'en est pas de même de Bizerte où, vu les accoutrements bariolés et de toutes provenances dont on les avait revêtus à bord du navire-hôpital, ils furent tout d'abord pris à leur arrivée pour des prisonniers boches....

Emile GILLES.

---

(1) Le *Dunluce-Castle*, de l'*Union Castle Line*.

(2) C'étaient les nommés Henri Languedoc et Léon Boatte.